

Les Femmes de France
pendant la dernière guerre...
par Auguste Chastanet

Chastanet, Auguste (1825-1902). Auteur du texte. Les Femmes de France pendant la dernière guerre... par Auguste Chastanet. 1873.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LES FEMMES
DE FRANCE

PENDANT LA DERNIÈRE GUERRE,

Pièce couronnée au concours poétique de l'Académie des Sciences, Belles-
Lettres et Arts de Tarn-et-Garonne.

(Médaille d'or du concours de 1873.)

PAR

Auguste CHASTANET.

PÉRIGUEUX

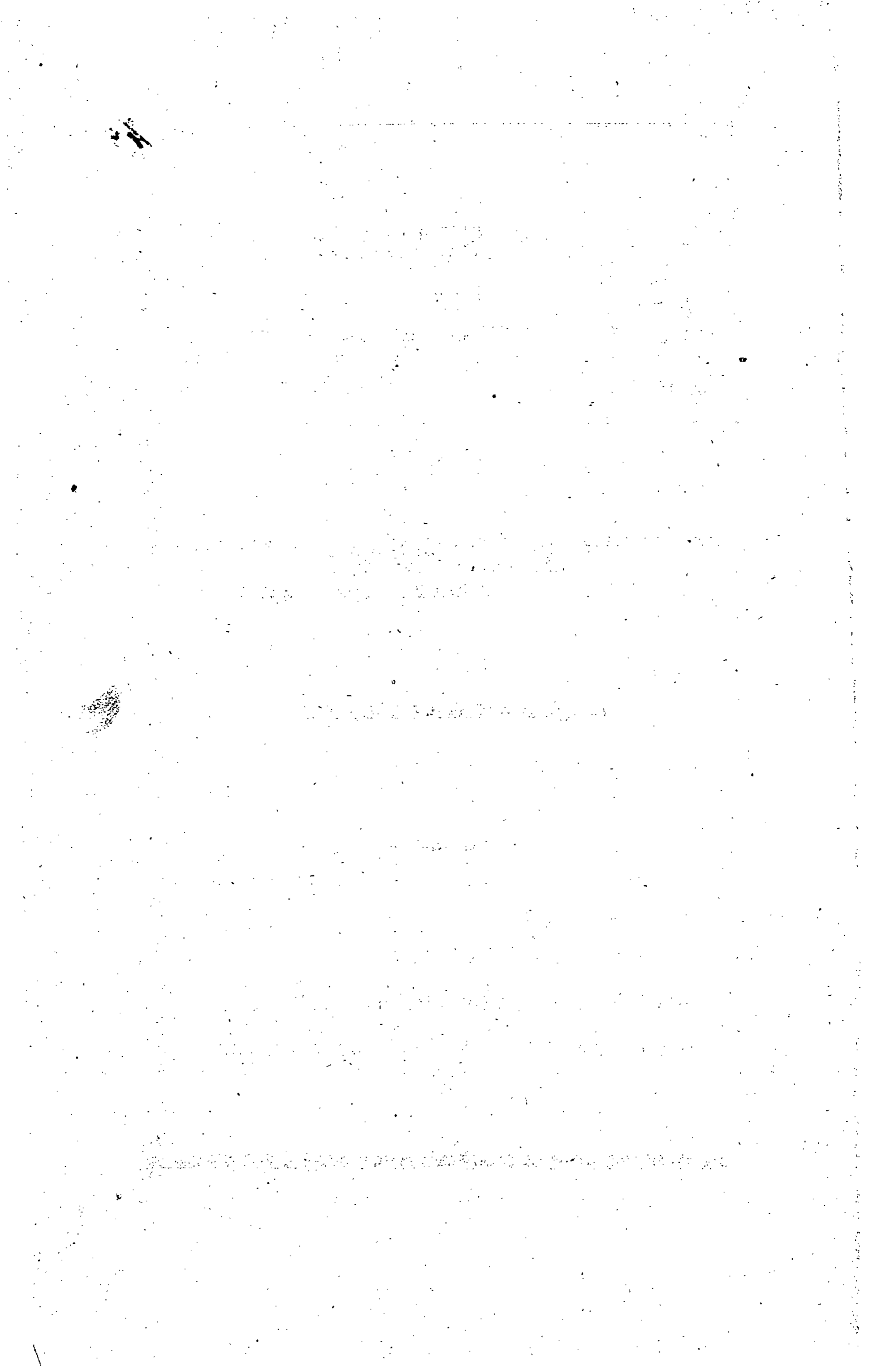
DUPONT ET C^o, IMPRIMEURS, RUE TAILLEFER.

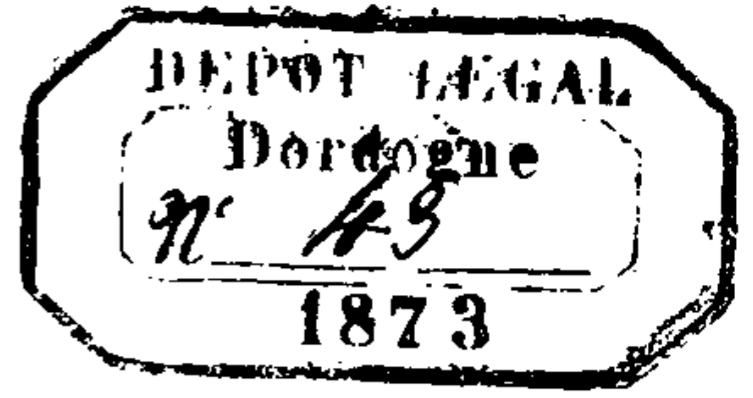
—
1873

Y+

Ye

40275





LES FEMMES
DE FRANCE



PENDANT LA DERNIÈRE GUERRE,

PAR

Auguste CHASTANET.



PÉRIGUEUX

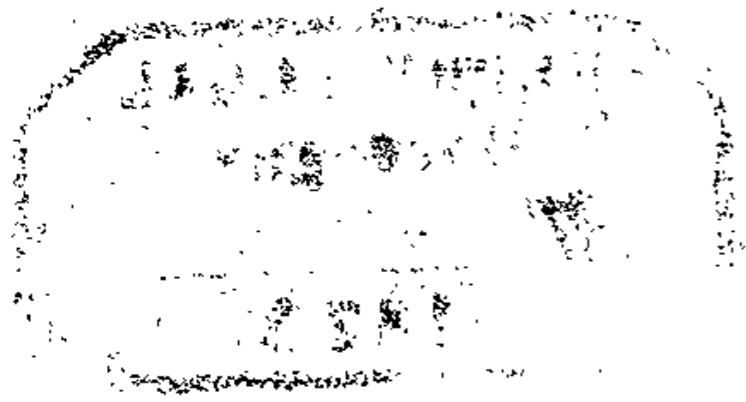
DUPONT ET C^e, IMPRIMEURS, RUE TAILLEFER

1873



40275

Ve



REMOVED

SOVIET

1954

THEATRE



THEATRE

THEATRE

THEATRE

LES FEMMES DE FRANCE

PENDANT LA DERNIÈRE GUERRE.

Pièce couronnée au concours poétique de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Tarn-et-Garonne.

(Médaille d'or du concours de 1873.)

..... *Haud similis tibi, Cynthia, nec tibi, cujus
Turbavit nitidos extinctus passer ocellos.*

JUVÉNAL, *Sat. VI.*

Sur la patrie en deuil, quand Dieu, femmes de France,
Jetait à pleines mains la honte et la souffrance,
De son souffle puissant il touchait votre front,
Et vous êtes le livre où nos enfants liront.
Comme une source pure, au sein d'une vallée,
Clarifie en passant l'eau qu'un pâtre a troublée,
Votre âme, ardent foyer d'amour et de fierté,
Répand dans tous les cœurs sa flamme et sa clarté,
Feu céleste, soleil levant de l'espérance,
De la rédemption et de la délivrance.

Quand le bruit des clairons s'unissait sur le Rhin
A celui des fourgons et des canons d'airain ,
Avant qu'un sang vermeil eût rougi l'eau des fleuves
Et que l'on vit errer le fantôme des veuves ,
Mon Dieu , vous seul savez , dans le ciel étoilé,
Que de cœurs ont battu , que de pleurs ont coulé.
Vous dont l'œil pénétrant se fait jour dans les âmes ,
Vous avez pu compter les prières des femmes.
Leurs soupirs, qui jamais ne s'échappent en vain ,
Ont dû monter vers vous comme un parfum divin ,
Révélant les trésors de leur âme meurtrie ,
Où se mêlaient aux pleurs leurs vœux pour la patrie.

Bientôt brille l'éclair précurseur des combats.
La gloire , à Reischoffen, jeta sur nos soldats ,
Étendus sur le sol , les entrailles ouvertes ,
Ses rameaux de laurier et ses couronnes vertes ,
Laisant les noirs destins précipiter leur cours.
L'invasion grandit, et toujours et toujours
L'Allemagne vomit ses innombrables hordes
Sur notre France, hélas ! trop facile aux discordes.
Contre notre incurie et nos efforts tardifs
Elle a sa discipline et ses canons massifs.
Partout où s'accomplit l'horrible tragédie
Planent l'assassinat, le vol et l'incendie,
Et, chaque jour, autour de la grande cité,
Se masse et s'épaissit le réseau détesté.
Noirs dangers, temps cruels, jours maudits ! quel courage
Monterait au niveau d'un si terrible outrage ?
Pauvres femmes, aux traits pâlis par la douleur,
Dont l'espoir est battu par le fouet du malheur ,
C'est l'instant de pencher votre front chargé d'ombre
Sur votre sein gonflé par des sanglots sans nombre,

D'arrêter de vos cœurs les rapides élans
Et d'aller supplier le vainqueur à pas lents.
Phalange par le fer des bourreaux dédaignée,
N'opposez au destin qu'une âme résignée.

Ah ! les lâches ont seuls la résignation ,
Mais les femmes de France ont l'indignation.
Un éclair a séché leurs humides paupières ,
Et du sol de la France ont surgi des guerrières.
Promenez vos regards sur les rouges sillons ,
Vous verrez une femme au front des bataillons ,
Dont les yeux flamboyants semblent lancer la foudre
Et qui crie : « En avant ! » les mains noires de poudre.
Qu'on ne lui dise pas qu'elle marche à la mort !
Elle veut faire aussi son magnanime effort.
Qu'on ne lui dise pas que sa plaie est mortelle
Et qu'elle va mourir ! — Avec eux ! — dira-t-elle.
Son héroïque cœur lui dicte son mandat ;
Hier la vivandière , aujourd'hui le soldat
Qui , n'ayant que sa vie à t'offrir , ô patrie !
Veut du moins te l'offrir avec idolâtrie ,
Et du sang le plus pur court d'un pas affermi
Laver l'affreux chemin souillé par l'ennemi.
Votre signe d'honneur , ô femmes dévouées !
C'est le sang qui rougit les poitrines trouées ,
C'est le drapeau criblé dans la campagne en feu ,
C'est le cri du mourant qui monte jusqu'à Dieu.

Quels orateurs feront votre funèbre éloge ?
Qui redira vos noms dans un martyrologe ,
Vous toutes dont le sort , pour tant d'autres si beau ,
Coucha le corps sanglant dans la nuit du tombeau ?
Le Bourget , Montretout , Sedan , Arcueil , Bazeille

Et Paris, vaste camp que le clairon réveille,
Ne vous oublieront pas, Louise ⁽¹⁾ de Beaulieu,
Qui portiez le baril, la trousse et l'arme à feu,
Massey ⁽²⁾, Bondu ⁽³⁾, Pinguet ⁽⁴⁾, Vermelin ⁽⁵⁾, La Crimée ⁽⁶⁾,
Renon ⁽⁷⁾, Philippe ⁽⁸⁾, et vous, héroïne innommée ⁽⁹⁾,
Qui, pour servir d'exemple au conscrit chancelant ;
Sous les murs de Paris tombâtes en hurlant,
Dans un suprême effort, ce cri : « Vive la France ! »

Qui donc croirait que c'est avec indifférence
Ou d'un cœur par l'effroi tristement enchaîné,
Que nos femmes ont vu leur pays profané ?
Quand l'électricité sous le regard des femmes,
Messagère sinistre, ouvre ses télégrammes
Où s'étalent, hélas ! des exploits de bourreaux :
Massacres de vieillards, d'enfants et de héros,
Toits incendiés, râle inexpié des vierges,
Qui donc croirait que c'est à la clarté des cierges
Que, sous la froide main du sort appesanti,
Elles vont prosterner leur front anéanti ?
Non, non ; c'est la fierté qui gonfle leurs poitrines ;
C'est le feu des combats qui sort de leurs narines.
Les unes, entassant les lits dans leurs châteaux,
S'en vont dire aux blessés : — Voici vos hôpitaux ⁽¹⁰⁾ !
Suivent-elles les camps, ces nobles infirmières,
Au poste du danger on les voit, les premières,
Verser l'huile et le baume et les trésors du cœur,
Bouclier des vaincus et cible du vainqueur.
Leurs noms !.. quel livre d'or les tiendrait dans ses pages ?
Plus nombreux que les flots qui battent les rivages,
Quelle plume hardie oserait les compter ?
Pendant des mois entiers il les faudrait citer.
Ah ! ces noms-là, l'oubli ne viendra pas les prendre ;

La voix de l'avenir saura les faire entendre :

Cathelineau ¹¹, Bénard ¹², Levesque ¹³, Flavigny ¹⁴,
De Pages ¹⁵, Kerkadec ¹⁶, de Ronsart ¹⁷, Hocquigny ¹⁸...

.....
.....

D'autres, de leur offrande honorant la patrie,

Ont livré leurs chevaux ¹⁹ et leur argenterie ²⁰.

Heureuses de troquer l'or et les diamants

Contre le fer qui brille au front des régiments ²¹,

Celles-ci, dont le cœur renaît à l'espérance,

Offrent pour chaque perle un soldat à la France.

Celles-là, dépouillant tout-à-coup leurs maisons,

Donnent linge, souliers, couvertures, toisons.

D'autres, pauvres, hélas ! mais non moins dévouées,

Dans les grands ateliers accourent par nuées.

L'une coud des ballons, et de ses doigts légers

L'autre jette le grain aux pigeons messagers.

La cartouche pullule aux mains des *cartouchières* ;

La tunique s'achève aux doigts des couturières

Et les tentes au loin couvrent les bataillons.

La patrie enfonçant aux cœurs ses aiguillons,

Le Paris féminin, fébrile fourmilière,

Devient le grand chantier de la France guerrière.

On vous vit accourir au combat par milliers,

Femmes de Châteaudun et de Rambervillers,

De Thann et de Misy. Connaît-on une place

Où les doigts effilés de Lorraine et d'Alsace

Ne se soient pas noircis à tirer le mousquet ?

Les femmes, quand l'horreur partout nous suffoquait,

Du Rhin à l'Océan, de la Somme à la Loire,

Offraient à la patrie une moisson de gloire.

L'honneur du nom français fit battre à l'unisson
Leurs cœurs que remuait un généreux frisson.

L'une ²², (dans quelques jours elle allait être mère,
Quand un obus, brisant son hymen éphémère,
Lui tua son mari, brave et bon citoyen).
Lorsqu'elle apprit sa mort glorieuse : — C'est bien,
Dit-elle ; un jour l'enfant aura sa part de gloire. —

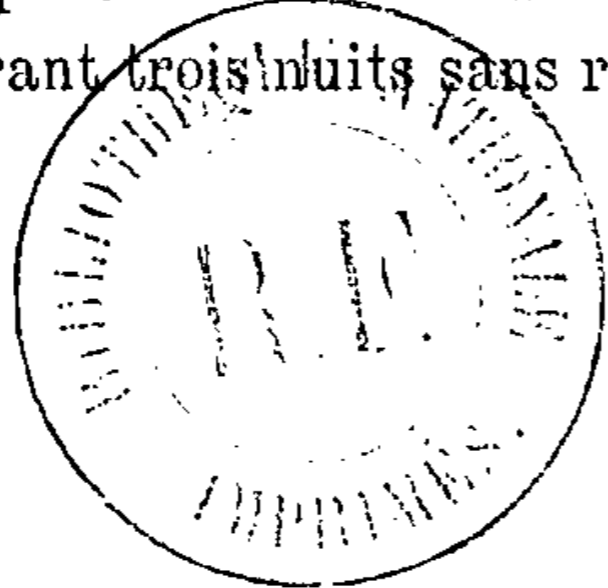
De celle-ci Strasbourg gardera la mémoire ²³ :
Faisant profession, un jour, d'humanité,
L'épouse du César germain avait jeté
A cette femme, fière et sublime Alsacienne,
Comme un insigne honneur, la croix de fer prussienne.
Son refus indigné dans nos cœurs vibre encor,
La croix était de fer ; la poitrine fut d'or.

Dans cette autre admirons une âme haute et grande ²⁴ :
Femme d'un officier de l'armée allemande,
Le revolver au poing, se fraya-t-elle pas,
A travers la frontière où s'égarèrent ses pas,
Un chemin glorieux jusqu'au cœur de l'Alsace,
Pour soigner les blessés et défendre la place ?
Quand le sort des combats nous eut été fatal,
Elle resta fidèle à son pays natal.
Or, un jour, son époux, arrogant flegmatique,
Vint réclamer sa part du foyer domestique ;
Mais elle, l'écrasant d'un terrible coup-d'œil,
Lui dit, en lui montrant ses vêtements de deuil
Et ses cheveux blanchis brusquement par l'épreuve :
— Ne voyez-vous donc pas, monsieur, que je suis veuve ? —

L'Alsacienne n'a pas abdiqué son honneur.
Ils lui prennent son champ, son foyer, son bonheur;
Ils n'altéreront pas, quoi que puissent leurs haines,
Le sang si généreux qui coule dans ses veines.
Les Françaises d'hier sont Françaises encor.
Lisez sur cette épée, en caractères d'or
Burinés par la mère, et la fille et l'épouse :
« AU COLONEL DENFERT LES DAMES DE MULHOUSE. »

Enfants qui grandissez, écoutez ce récit :

Quand l'envahissement, comme un flot qui grossit,
Gagnait déjà les champs d'Alsace et de Lorraine,
Répandant en tous lieux les vagues de sa haine,
Une vierge, l'histoire illustrera son nom,
Sortit de son village à la voix du canon,
Et, d'un noir ceinturon serrant sa frêle taille,
S'élança d'un seul bond où grondait la bataille.
Boutonnant sur son sein la tunique à revers
Qu'allaient battre la pluie et le vent des hivers,
Dominant les soldats de son épée hautaine,
Elle fit retentir sa voix de capitaine
Partout où s'avavançait l'éclaireur allemand,
Car Antoinette LIX²⁵ eut un commandement.
Veut-on savoir quel fut son théâtre ? qu'on lise
Ces noms : Langres, Saint-Dié, Raon et Nompatelize !
Couchant dans son manteau sous les cieux transparents,
Mourant de faim, buvant l'eau froide des torrents,
Guettant dans la broussaille ou dans un creux de roche,
Sombre, n'ayant de rire aux lèvres qu'à l'approche
Des cavaliers prussiens et des soldats saxons
Dont l'œil prudent scrutait la roche et les buissons,
Parfois errant trois nuits sans rencontrer d'asile,



Parfois pendant trois jours se tenant immobile
Pour éviter la mort afin de la donner,
Cette femme fut grande et doit nous étonner.

Voilà ce qu'une vierge et ce qu'une Alsacienne
A fait pour son pays. Que chacun s'en souvienne !
Que plus d'un à la voir se sente humilié !

Et vous, enfants du peuple, avez-vous oublié,
Quand, couchés mutilés sur votre lit de sangle,
Vous poussiez de ces cris que la syncope étrangle,
Avez-vous oublié cet ange triste et doux
Qui, des pleurs dans les yeux, penchait son front sur vous,
Et qui, pour adoucir votre douleur amère,
Aimait à vous parler souvent de votre mère
Et du pays, qu'hélas ! beaucoup n'ont pu revoir ?
O sœurs de charité ! la pitié, le devoir,
Ce n'était pas assez ; votre sainte milice
Offrait en souriant sa vie en sacrifice
Et ne se délectait qu'aux plus rudes travaux.
Pouvaient-elles laisser sous les pieds des chevaux
Leurs frères foudroyés dans l'ardente mêlée,
Ces sœurs ?.. Ah ! si jamais la France consolée
Recouvre sa splendeur dans des jours plus heureux,
Si jamais, surgissant du présent ténébreux,
Son génie endormi plane encor sur le monde,
Dans ce triste et navrant passé sa main féconde
Conservera la page où leurs noms sont inscrits.

Les mobiles bretons sont venus à Paris.
L'un de leurs bataillons, celui du Finistère,
Compte une sœur, candide et douce volontaire ²⁶,

Qui soigne les blessés, raccommode les bas
Et relève les morts tombés dans les combats.
Les mobiles croiraient que Dieu les abandonne
S'ils n'avaient auprès d'eux leur bonne sœur bretonne.
Dans le drame où chacun sera bientôt acteur
Elle est le bon génie et l'ange protecteur.
Un jour, le tambour donne à l'armée investie
Le signal attendu d'une grande sortie.
C'était à Champigny. D'épais retranchements
Abritaient des Saxons dont les canons fumants
Broyaient ceux d'entre nous qui tentaient le passage.
Pour les Bretons c'était un rude apprentissage
D'affronter à leur tour la barrière de fer
Et de prendre d'assaut ce cratère d'enfer.
— En avant, les Bretons! — s'écrie un capitaine,
Et l'on voit s'ébranler la colonne incertaine.
La Saxe, vomissant sa mitraille à torrents,
Jonche déjà le sol de morts et de mourants,
Et les pauvres Bretons, épouvantés, hésitent.
Sur le théâtre affreux que les balles visitent,
Une femme s'élance au secours des blessés ;
C'est la sœur.

— Bonne sœur, qu'est-ce que vous pensez ?
Ces entreprises-là sont plus que téméraires.
Ces entreprises-là sont plus que téméraires.
— Puis-je laisser mourir ainsi mes pauvres frères ?
— Puis-je laisser mourir ainsi mes pauvres frères ?
Murmure l'humble sœur, la sœur au visage aux yeux pleins de douceur.
Murmure l'humble sœur, la sœur au visage aux yeux pleins de douceur.
En poursuivant sa tâche, ne s'apercevant pas que la bande
En poursuivant sa tâche, ne s'apercevant pas que la bande
Se trouva tout-à-coup prise par un détachement
Se trouva tout-à-coup prise par un détachement
Ignoble d'éclaireurs de l'armée allemande.
Ignoble d'éclaireurs de l'armée allemande.
La voyant prisonnière au pouvoir des Teutons,
La voyant prisonnière au pouvoir des Teutons,
— Courons la délivrer ! — crièrent des Bretons
— Courons la délivrer ! — crièrent des Bretons
A ceux qui, derrière eux, cloués par l'épouvante,

Allaient s'enfuir. Ce fut ton exemple, ô servante
Du Christ, qui dissipa leur naissante terreur.
Bientôt, avec des cris de rage et de fureur
Dans l'horrible ravin les Bretons s'élançèrent,
Semblables aux torrents dont les bords se resserrent.
Le tonnerre et la grêle et le fer et le feu
Conjurent leurs efforts contre eux ; ce fut un jeu
Pour ces braves enfants d'enlever la tranchée.
La sœur !.. elle était morte. On la trouva couchée,
Le front calme, les mains jointes, les yeux fermés,
Auprès de ses Bretons qu'elle avait tant aimés.
Son âme, oiseau divin, vers la voûte paisible
Avait ouvert le vol de son aile invisible,
Et sa lèvre glacée, au sourire si doux,
Semblait dire : « Je monte au ciel prier pour vous. »

Les femmes de la France ont pansé nos blessures,
Bravé le feu, bravé le fer et les morsures
D'un hiver plus terrible encor que l'étranger.
Sublimes dans la paix comme dans le danger,
De l'arbre du devoir colombes coutumières,
Elles ont contemplé les cendres des chaumières ;
Puis elles ont voulu, ces sœurs du dévouement,
Dont le pied se posait sur un tison fumant,
Jalouses de guérir la France à demi morte,
Tendre à tous les Français la main de porte en porte.
N'est-ce pas leur épargne et leurs sous mendiés ²⁷
Qui relèvent partout les toits incendiés ?
C'est par elles que Dieu régénère la France ;
C'est par elles que Dieu hâte la délivrance.
Le mal qui nous rongea, dans l'âme de l'enfant,
Comme une herbe maudite, elles vont l'étouffant.
Elles ouvrent son cœur et sa pensée intime

A l'exemple, au devoir, au châtement du crime,
Cette soif de l'honneur que rien ne peut calmer
Et que dans sa jeune âme elles vont allumer.
L'enfant, prêtant l'oreille à leur voix attendrie,
Aimera toujours Dieu, sa mère et sa patrie.
Quand on lui parlera du sinistre empereur
Qui ravagea la France, il frémira d'horreur ;
Quand on lui montrera la nouvelle frontière,
Cette ligne de sang qui longe un cimetière,
La tristesse dans l'âme et la rougeur au front,
Il songera, courbé sous le poids de l'affront,
Jusqu'à ce que, lassé de sa prétexte blanche,
L'enfant grandi soit mûr pour la grande revanche.

Auguste CHASTANET.

Mussidan, décembre 1872.

NOTES.

1 Louise de Beaulieu.

Madame L. de Beaulieu, cantinière volontaire dans le 13^e régiment de mobiles mâconnais, était en même temps dame patronesse des *Ambulances de la Presse*. Elle reçut du gouvernement, pour sa belle conduite, une médaille d'argent de 1^{re} classe.

2 Massey.

Madame Aglaé Massey s'engagea comme cantinière des mobiles de la Seine-Inférieure (4^e bataillon, 2^e compagnie). Blessée à la jambe en combattant sous les murs de Paris, elle n'attendit pas sa guérison pour retourner guerroyer contre les Prussiens.

3 Bondu.

Cette intrépide cantinière, femme du sergent Bondu, maître d'escrime au 54^e de ligne, fit toute la campagne de 1870 à 1871. Elle se couvrit de gloire à Bazeille et à Sedan, où elle fut faite prisonnière, puis conduite à Stenay, d'où elle parvint à s'échapper. Admise dans un régiment de la Loire, elle se distingua encore à Coulmiers et à Patay.

4 Pinguet.

La mère Pinguet était cantinière en 1870 dans un bataillon de chasseurs à pied, en garnison à Paris. Elle fut la providence des soldats de son bataillon.

5 Vermelin.

Mme Vermelin, cantinière au 51^e de ligne, se signala par son courage à Sedan, où, transformant sa voiture en ambulance, elle alla recueillir, au milieu des feux entrecroisés, les blessés de l'armée française.

6 La Crimée.

La mère La Crimée (elle ne nous est connue que sous ce sobriquet), cantinière au 103^e bataillon de la Seine, tua d'un coup de fusil une sentinelle

prussienne dans une reconnaissance au-delà d'Arcueil, le 7 décembre 1870. Elle avait reçu une balafre au front et un coup de feu à l'épaule dans la campagne de Crimée, ce qui lui valut son sobriquet.

7 Renon.

Un décret du 12 février 1871 conféra la médaille militaire à Mme Renon, cantinière au 216^e bataillon de la garde nationale.

8 Philippe.

Lors de l'attaque dirigée contre Montretout le 19 janvier 1871, les 69^e et 72^e bataillons de la garde nationale s'avancant en tête des colonnes d'attaque, madame Philippe se trouvait au premier rang, à côté de son beau-père, caporal dans le 72^e bataillon. Le voyant tomber à ses côtés raide mort, elle s'empare de son fusil et de sa cartouchière qu'elle épuise plusieurs fois. Visant vite et juste, elle combat depuis le matin jusqu'à deux heures de l'après-midi. Pendant l'action, elle reçut dans ses bras le commandant Hersant qui tombait de cheval, blessé à la cuisse. Son régiment rentré à Neuilly, la croyait morte, lorsque la noble vivandière fit son apparition dans une voiture d'ambulance chargée des blessés qu'elle avait recueillis. Un décret du 29 janvier 1871 lui conféra la médaille militaire.

9 ... Et vous, héroïne innommée,

« ... Surexitée par les péripéties d'une lutte acharnée, elle se battait » comme un lion, les cheveux en désordre, les vêtements en lambeaux, » criant et rugissant.

« Belle comme une furie, elle allait chargeant les armes et versant à » boire, lorsqu'une balle la frappa en pleine poitrine.

» Elle tomba en criant : Vive la France... ! »

(*Les femmes de France pendant la guerre*, par MM. de Trailles.)

La femme héroïque dont il est ici question était vivandière au 108^e bataillon de la garde nationale sous les ordres du commandant Ibos.

10 S'en vont dire aux blessés : — Voici vos hôpitaux !

Dans l'impossibilité où nous sommes de signaler à l'admiration publique tous les noms de ces généreuses femmes, relevons seulement dans l'ouvrage précité les lignes suivantes :

« Madame la marquise de Vogué n'organisa pas pour sa part moins de » trois ambulances comprenant un total de cent vingt lits. »

.....
« Malgré la conspiration du silence qu'elles essayaient d'appeler autour de

» leurs actions généreuses, nous sommes parvenus à recueillir le nom de
» quelques-unes de ces héroïques infirmières.

» A Tours, à l'ambulance de la gare établie par la *Société Française de*
» *secours aux blessés*, et où dix-neuf mille deux cents malades reçurent ses
» soins du 15 septembre à la fin de janvier, ce furent les *Dames Blanches*
» qui acceptèrent la mission difficile de l'organisation matérielle. »

¹¹ Cathelineau.

Cette héroïque femme est le type le plus accompli de l'*ambulancière*. Son infatigable dévouement est connu de tout le monde. Elle n'abandonna pas un instant son mari pendant la retraite d'Orléans et partagea tous ses dangers.
(*Ibidem.*)

¹² Bénard.

Madame Bénard allait chercher les blessés jusque sur le champ de bataille. Elle se distingua sur le plateau d'Avron.

Attachée aux ambulances des *Filles du Calvaire*, de la rue Saint-Denis, de la rue Montmartre, de la rue Taitbout et enfin de la Société des Sœurs de France, elle eut la douleur de voir mourir son jeune fils, massacré pendant le siège, par un obus prussien, dans la nuit du 8 au 9 janvier.

¹³ Levesque.

Cette charmante femme de 28 ans soigna dans le palais de l'Industrie le premier soldat qui fut blessé sous les murs de Paris, y contracta la variole et, aussitôt guérie, vint reprendre son service à l'ambulance du Grand-Hôtel.

¹⁴ Flavigny.

Madame la comtesse de Flavigny, présidente du Comité de Secours aux Blessés des armées de terre et de mer.

¹⁵ De Pages.

Madame la baronne de Pages, née de Corneillan, accompagna au début de la guerre les ambulances mobiles qui parcouraient les champs de bataille. Elle soigna ensuite les malheureux atteints de la variole et du typhus et reçut des malades qu'elle avait sauvés une médaille spécialement gravée en souvenir de ses bienfaits. La *Société d'encouragement au bien* lui décerna un prix d'honneur.

¹⁶ Kerkadec.

« A côté de son mari, chef de bataillon des éclaireurs volontaires, ma-

» dame de Kerkadec campa, marcha et se battit pendant toute la campagne. »

(*Les Femmes de France pendant la guerre*, p. 186.)

¹⁷ de Ronsart.

Dame infirmière de la *Société de Secours aux blessés*, madame la baronne de Ronsart a reçu du gouvernement une médaille d'honneur pour avoir, pendant les journées des 22, 23 et 24 mai, aidé à transférer les blessés de *l'ambulance du Cours-la-Reine* dans les écuries et les sous-sol du Palais de l'Industrie, au milieu d'une grêle de projectiles.

¹⁸ Hocquigny.

Mademoiselle Clémentine Hocquigny était directrice de la lingerie du *Comité de Secours*. La *Société de Secours* a attaché sur la poitrine de cette jeune femme la croix de bronze des ambulances. La *Société d'encouragement au bien* a joint à cette distinction une médaille d'honneur.

¹⁹ Ont livré leurs chevaux...

» Madame de F..., racheta de ses deniers les chevaux de labour de ses fermiers tenanciers et en fit don au général B... pour servir au transport de son artillerie. »

(*Les Femmes de France pendant la guerre*, p. 116.)

²⁰ et leur argenterie.

« Une noble Bretonne, la marquise de K..., vendit à la criée son argenterie de famille pour envoyer des peaux de bique et des bas de laine aux mobilisés de son département. »

Ibid. p. 116.

²¹ Contre le fer qui brille au front des régiments.

« La baronne de T... équipa à ses frais une compagnie de francs-tireurs. »

Ibid. p. 116.

²² L'une (dans quelques jours elle allait être mère).

Madame Guillon. Son mari, officier d'armement et d'habillement dans la compagnie des francs-tireurs des Ternes, était dispensé par ses fonctions d'aller au feu, ce qui ne l'empêcha pas de prendre part à une bataille sous Paris, en disant qu'il voulait avoir *sa part de danger*.

²³ De celle-ci Strasbourg gardera la mémoire.

Madame veuve Kiéné, de Strasbourg. Voici, dans son admirable simplicité la lettre que cette vénérable dame adressa à M. de Bismark :

« Monsieur le chancelier,

» Je vous retourne la croix que sa majesté l'impératrice Augusta a bien voulu me décerner.

» Il m'est impossible d'accepter une distinction d'une souveraine qui a fait envahir, brûler, saccager ma patrie et ma ville natale.

» Si, en soignant mes compatriotes, j'ai pu faire quelque bien aux Allemands, c'est que devant la souffrance, je n'ai pas vu la différence des nationalités, et il me suffit de l'approbation de ma conscience de Française qui n'a jamais compris la cruauté contre les vaincus, les malades, les femmes et les enfants.

» Veuillez donc remettre cette croix à l'impératrice d'Allemagne ; elle serait une injure pour une Alsacienne.

» Recevez, monsieur le chancelier, mes salutations empressées.

» Veuve KIÉNÉ. »

²⁴ Dans cette autre admirons une âme haute et grande.

Mademoiselle Kœchlin, de Mulhouse, qui avait épousé, quelque temps avant la guerre, le comte L., capitaine aux dragons badois.

²⁵ Antoinette Lix.

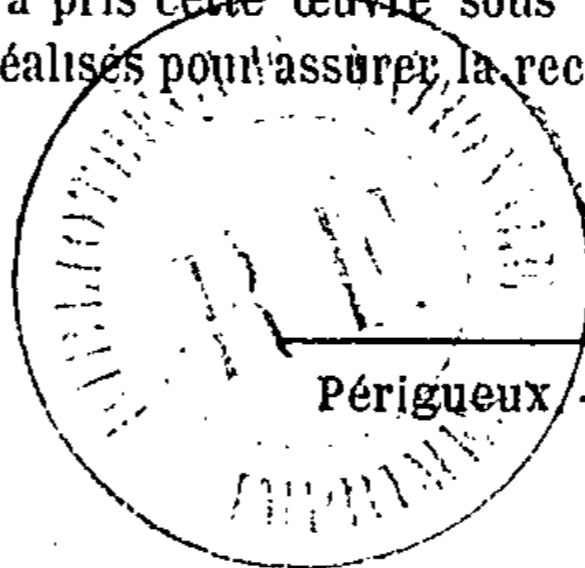
Marie-Antoinette Lix, receveuse des postes à Lamarche (Vosges), née à Colmar, s'engagea dans la compagnie des francs-tireurs de la ville de Lamarche. On a de cette intrépide volontaire un récit épistolaire d'une partie de la campagne à laquelle elle prit part. Après la guerre, elle est allée reprendre son humble position. Elle a reçu une médaille d'honneur de la *Société d'encouragement au bien*.

²⁶ Une sœur, candide et douce volontaire.

Il est à regretter que les auteurs des *Femmes de France pendant la guerre* n'aient pas fait connaître le nom de cette héroïque religieuse, qui semble avoir appartenu aux *Petites sœurs des pauvres*.

²⁷ et leurs sous mendiés, etc.

L'initiative de l'Œuvre du *Sou des Chaumières* appartient à madame Amica Rebattu. Madame Thiers a pris cette œuvre sous son patronage. Il y a aujourd'hui assez de fonds réalisés pour assurer la reconstruction d'environ six cents chaumières.



Périgueux — Dupont et C^o.

